



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



L'expo qui recadre
les clichés.

BANLIEUES CHÉRIES

EXPOSITION 11/04 > 17/08/25

Laurent Kronental, Les Tours Aillaud, quartier Pablo Picasso, Nanterre, série "Les Yeux des Tours", 2015 © Laurent Kronental | photographie

auxArts

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION | AQUARIUM TROPICAL

293 avenue Daumesnil - 75012 Paris | www.palais-portedoree.fr

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	3
--------------	---

PRÉPARER MA VISITE	4
--------------------	---

OFFRE DE VISITES ET ACTIVITÉS SCOLAIRES	5
---	---

PROCÉDURES DE RÉSERVATION	5
---------------------------	---

REPÈRES CHRONOLOGIQUES	6
------------------------	---

GLOSSAIRE	8
-----------	---

VISITER L'EXPOSITION	10
----------------------	----

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION	10
------------------------------	----

CONSEIL SCIENTIFIQUE	11
----------------------	----

PLAN	12
------	----

L'EXPOSITION

SECTION 1 : BANLIEUES DOUCES AMÈRES	13
-------------------------------------	----

- REGARDS SUR DES TERRITOIRES POPULAIRES
- FOCUS : LA ZONE
- PORTRAIT : DOMINIQUE CABRERA
- NOTICES D'ŒUVRES

SECTION 2 : BANLIEUES ENGAGÉES	20
--------------------------------	----

- DE L'ÉTAT AUX HABITANTES ET HABITANTS
- FOCUS : LES GRANDS ENSEMBLES
- DANS LE BUREAU DE PRESSE
- NOTICES D'ŒUVRES

SECTION 3 : BANLIEUES CENTRALES	28
---------------------------------	----

- FOCUS : AUX SONS DES BANLIEUES. FÊTES, FESTIVALS ET EXPRESSIONS MUSICALES
- PORTRAIT : MARVIN BONHEUR
- NOTICES D'ŒUVRES

PROLONGER MA VISITE	36
---------------------	----

- POUR ACCOMPAGNER L'EXPOSITION
- POUR ALLER PLUS LOIN

INFORMATIONS PRATIQUES	38
------------------------	----

AVANT-PROPOS

Le Palais de la Porte Dorée-Musée national de l'histoire de l'immigration occupe une place singulière dans le paysage culturel français. Fidèle à sa mission de déconstruire les idées reçues et d'ouvrir les imaginaires, il s'attache à donner à voir et à comprendre les réalités multiples qui façonnent notre société.

Avec l'exposition *Banlieues chéries*, nous poursuivons cet engagement en montrant la vitalité de ces territoires où vivent des millions de personnes, issues ou non de l'immigration, et en interrogeant les représentations multiples dont elles ont fait l'objet à travers le temps. Réunies par les trois commissaires, Susana Gállego Cuesta, Émilie Garnaud et Horya Makhoul, plus de 200 œuvres, peintures, sculptures, installations, photographies, musique, films, dessin et design, dont plusieurs issues de commandes passées à des artistes qui ancrent le projet dans les banlieues elles-mêmes, donnent à voir les banlieues populaires comme des espaces de vie, intimes et collectifs, des lieux de création, et des foyers d'innovation, d'engagement et de résistance, où s'écrivent, depuis des décennies, des pages essentielles de l'histoire de France, de notre histoire commune. En son cœur est installé un bureau de presse confié à des collectifs et associations et un studio de musique monté en partenariat avec le Centre national de la musique. Et tout du long, il s'est agi aussi, conformément à notre mission de musée d'histoire, de poser des jalons scientifiques pour connaître et comprendre l'histoire des banlieues de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui, grâce au soutien du conseil scientifique composé d'Emmanuel Bellanger, Chayma Drira et Cloé Korman.

L'exposition sera accompagnée d'une programmation de débats, films, spectacles, musique et littérature, pour prolonger cette exploration et inviter les visiteurs à la réflexion et à l'échange.

Conçue dès le départ en étroite collaboration avec des villes partenaires, *Banlieues chéries* sortira des murs de ce Palais posé presque sur le périphérique, comme une invitation à le dépasser. La programmation des « Rebonds », pensée en dialogue avec plusieurs collectivités de banlieues, rassemble des expositions capsules, des rencontres et des spectacles. Tout au long du printemps et de l'été, La Courneuve, Gonesse, Corbeil-Essonnes, Saint-Denis et bien d'autres villes vibreront au rythme de *Banlieues chéries*.

De ce passage permanent des arts à la science, de la connaissance au sensible, d'un lieu à un autre, est née cette exposition singulière en forme d'œil creusé dans le béton. Au visiteur maintenant d'y plonger le sien.

Constance Rivière

Directrice générale du Palais de la Porte Dorée

PRÉPARER MA VISITE

ENTRÉES PÉDAGOGIQUES

Vous retrouverez ces notions et thématiques des programmes scolaires dans *Banlieues Chéries* :

- Patrimoine et lieux de mémoire
- Paysage et espaces urbains
- La ville, lieu des possibles
- Représentations et expériences sensibles de l'espace
- Habiter et aménager le territoire
- Sociétés urbaines, groupes sociaux (femmes, jeunes, immigrés) et inégalités sociales
- Engagements, discriminations, altérité, solidarité
- Arts pour interpeler/ représenter / interroger les sociétés et le pouvoir
- Place et le rôle des médias dans les sociétés contemporaines

● VILLE | AMÉNAGER | HABITER | URBANISME | PAYSAGE ●

● PEINTURE | ARCHITECTURE | PHOTOGRAPHIE | MUSIQUE | DESIGN | MEDIAS ●

● HISTOIRE | PATRIMOINE | MÉMOIRE | SOCIÉTÉ | IMMIGRATION ●

● LUTTES | SOLIDARITÉS | ENGAGEMENTS ●

● REPRÉSENTATIONS | STÉRÉOTYPES | INÉGALITÉS | DISCRIMINATIONS ●

OFFRE DE VISITES ET ACTIVITÉS SCOLAIRES

- **Visite autonome de l'exposition (sans médiateur) – durée 1h30**
- **Visite guidée de l'exposition (avec un médiateur) – durée 1h30**
- **Activité « Ma banlieue rêvée » - durée 1h30 (en semaine à 10h15)**

À partir d'une visite de l'exposition *Banlieues Chéries*, les participants sont amenés à réfléchir au devenir d'un quartier de banlieue en mutation lors d'un exercice de *design fiction*. En petits groupes, ils endossent le rôle de différents acteurs pour définir une nouvelle manière d'habiter. De courtes missions créatives invitent à penser de nouveaux moyens de transports, des jardins publics, des façades d'immeubles, mais aussi à inventer des films, pancartes, costumes qui rendent hommage au « quartier ». L'atelier se conclut avec une mise en commun des travaux des participants, chacun s'adresse à la classe pour présenter son petit projet.

PROCÉDURES DE RÉSERVATION

Vous avez la possibilité d'effectuer une visite autonome (sans médiateur du Palais, en déambulation libre dans l'espace concerné) ou une visite avec un médiateur (visite guidée, activité).

Toute visite en groupe est soumise à une réservation obligatoire en ligne (y compris pour les groupes bénéficiant de la gratuité) au moins quatre semaines à l'avance, via le **formulaire de réservation en ligne** : <https://outlook.office365.com/book/Activitsengroupe@palais-portedoree.fr/>

La réservation d'un créneau sur le formulaire constitue une réservation ferme. Une fois que celle-ci est traitée par les équipes du Palais de la Porte Dorée, elle est due.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

NB : La chronologie proposée concerne la métropole parisienne et ses banlieues.

1859	La superficie de Paris double après l'annexion de 11 communes et 13 fractions de communes à la Ville de Paris qui passe alors de 12 à 20 arrondissements. Les frontières de la ville sont repoussées aux fortifications.
1894	La loi qui autorise la construction d'Habitations Bon Marché marque la naissance du logement social. Celle-ci n'est pourtant effective qu'après la création des offices publics d'HBM* en 1912 et l'adoption de la loi Loucheur de 1928 qui permet les premières réalisations dont celles des cités-jardins*.
1913	Le mot « Grand Paris » est inscrit à l'agenda politique et administratif de l'agglomération parisienne et de ses banlieues avec la parution de deux rapports de la Commission d'extension de Paris créée en 1911.
1919	Les fortifications de Thiers, élevées de 1841 à 1844, ainsi que la Zone* militaire l'entourant, sont progressivement détruites. Interdits à la construction, les terrains de la Zone* sont occupés par des habitants modestes et de petites entreprises.
ANNÉES 1920-1930	Constitution progressive de la « ceinture rouge » autour de Paris. Le communisme municipal se déploie jusque dans les années 1980, dans les banlieues ouvrières et plus industrialisées de l'est de Paris.
ANNÉES 1950-1960	Après la Seconde Guerre mondiale, les bidonvilles* se multiplient aux portes des grands villes françaises. L'État planificateur et aménageur initie de grandes opérations de construction de logements sociaux, « les grands ensembles* », et de lotissements pavillonnaires.
1953	Face à la crise du logement, le plan « Courant de 1953 » permet la construction de grands ensembles* dans des zones dites à urbaniser en priorité, les « ZUP* ». L'utilisation de procédés industriels et les financements de la Caisse des dépôts et consignations permettent rapidement de faire sortir de terre de longues barres et tours d'immeubles.
1973	La circulaire du 21 mars dite « Guichard », relative à la lutte contre la ségrégation sociale, met un terme à la construction des grands ensembles*.
1979	Des révoltes urbaines, opposant jeunes et forces de l'ordre, ont lieu dans le quartier de la Grappinière, à Vaulx-en-Velin. Elles se reproduisent entre 1979 et 1981 à la cité Olivier-de-Serre à Villeurbanne, aux Minguettes à Vénissieux.

1983	La Marche pour l'égalité et contre le racisme, partie de Marseille en octobre, arrive à Paris en décembre.
1984	L'association Banlieue 89 lance l'opération « Fêtes et Forts ». Une riche programmation de manifestations culturelles (cinéma, théâtre, danse et concert) est déployée dans les anciens bastions militaires entourant Paris, créant une synergie entre la capitale et les villes qui l'entourent. Le premier événement, consacré au breakdance, a lieu au Fort d'Aubervilliers en juillet 1984. La même année, le festival de jazz « Banlieues Bleues » est créé en Seine-Saint-Denis ; Cinq ans plus tard, « Africolor », l'un des festivals de musiques africaines les plus reconnus en France, est créé au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis.
1990	Publication du livre de François Maspero, <i>Les Passagers du Roissy-Express</i> , illustré par la photographe Anaïs Frantz.
2003	Création de l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU). Elle pilote la destruction de 200 000 logements situés dans les grands ensembles* dans le but de favoriser la mixité sociale.
2005	À la suite de la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré à Clichy-sous-Bois, un mouvement de révoltes se propage à l'échelle nationale. 80 communes en Île-de-France sont touchées et plus de 200 dans la France entière. Le 8 novembre, Nicolas Sarkozy, alors Président de la République, déclare l'état d'urgence.
2016	Création de l'association Adama, émanation du Comité Adama, à la suite du décès d'Adama Traoré, afin de lutter contre les violences policières. Le label « Architecture contemporaine remarquable » succède à « Patrimoine du XX^e siècle », créé en 1999. Les Choux à Créteil, La Grande Borne à Grigny, Les Pyramides à Evry, La Cité des Gratte-Ciel à Villeurbanne sont parmi les constructions protégées.
2019	La première Coupe nationale des quartiers, inspirée de la Coupe d'Afrique des Nations, est organisée par des habitants du quartier des Bleuets à Créteil. Le succès populaire de l'initiative transforme la compétition en événement quasi-institutionnel.

GLOSSAIRE

Vous retrouvez les termes du glossaire marqués d'une * au fil du dossier.

Aire urbaine : L'aire urbaine est un concept géographique qui permet de décrire le développement des villes, et l'interdépendance entre leurs différentes composantes : ville-centre, banlieues, espaces périurbains. Depuis 2020, les aires urbaines ont été supplantées par les zones d'attraction des villes.

Banlieue rouge : L'industrialisation des banlieues après la Première Guerre mondiale leur donne une forte identité ouvrière favorable au parti communiste qui y remporte ses premiers succès électoraux. Confirmés dans les années 1930 et prolongés jusque dans les années 1980, ils donnent naissance à une ceinture de mairies communistes qui entoure Paris. S'y expérimente une gestion municipale originale où l'engagement politique rejoint les politiques culturelles, sportives et sociales des municipalités.

Bidonville : Regroupement d'abris de fortune et de constructions précaires situé le plus souvent à la périphérie des grandes villes. Leurs habitants vivent dans des conditions difficiles, sans équipements collectifs urbains (raccordement à l'eau, l'électricité notamment). Dans la France des Trente Glorieuses, de nombreux bidonvilles se développent servant de lieu de vie aux travailleurs immigrés et à leur famille à Champigny, Aubervilliers ou Nanterre par exemple.

Cités-jardins : Inventées à la fin du XIX^e siècle en Angleterre, elles constituent une échappatoire en banlieue à la ville industrielle polluée. Peu nombreuses en France, elles sont surtout construites en région parisienne mêlant logements collectifs et espaces verts.

Grands ensembles : Leur construction débute en 1952, mais ce n'est qu'en 1958 que l'État les utilise comme levier de sa politique d'aménagement du territoire et de résorption de la crise du logement. 195 Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP) accueillent barres et tours qui regroupent généralement plus de 1000 logements, aux statuts variés, produits de façon industrielle. Le programme de construction est stoppé en 1973.

HBM : Habitations Bon Marché. La plupart des HBM sortent de terre entre 1919 et 1939, offrant 300 000 logements sociaux, dont 100 000 en région parisienne situés principalement sur les terrains précédemment occupés par les fortifications puis la Zone.

HLM : Les Habitations à Loyer Modéré succèdent aux HBM. C'est la principale forme du logement social en France, essentiellement collectif et locatif.

Octroi : Sous l'Ancien Régime et jusqu'au XIX^e siècle, des barrières sont installées à l'entrée des villes de façon à pouvoir, à cet endroit, y prélever une taxe (l'octroi) sur l'entrée de certaines denrées.

Zone/Zoniers : La Zone s'étendait au pied des fortifications parisiennes érigées entre 1841 et 1844 sous la Monarchie de Juillet. Elle formait une bande de terrain non constructible (*non aedificandi*) entre la capitale et ses banlieues. Pourtant, au début du XX^e siècle, 30 000 personnes (les zoniers), parmi les plus pauvres, vivent dans la Zone, essentiellement dans des baraques.

ZUP : Les Zones à Urbaniser en Priorité sont créées en 1958 pour répondre à la crise du logement. Sur les 195 ZUP désignées, 2,2 millions de logements sont construits, pour l'essentiel de type HLM locatif.

Villes nouvelles : La création des villes nouvelles répond à la volonté de l'État de mieux planifier et organiser la croissance urbaine. Afin de réduire leur dépendance vis-à-vis de la ville-centre, ces entités urbaines doivent offrir des espaces résidentiels, de nombreux équipements urbains, et des zones d'activités pourvoyeuses d'emplois.

POUR ACCÉDER AU MINI-SITE DE L'EXPOSITION :



VISITER L'EXPOSITION

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION



© Ville de Nancy.

SUSANA GALLEGO-CUESTA

Conservatrice en chef du patrimoine, Susanna Gallego-Cuesta dirige le musée des Beaux-arts de Nancy depuis juin 2019. Elle y déploie une politique d'ouverture de l'institution vers l'espace public et la ville, en mettant, entre autres, l'accent sur les cultures urbaines avec l'organisation des Rencontres Urbaines de Nancy (RUN). Dans sa volonté de promouvoir un art élargi, émancipateur et réjouissant, elle s'intéresse à de nombreuses disciplines, périodes et médiums, allant de la sculpture à la photographie, en passant par le graffiti et les installations sonores. De

nationalité espagnole, ancienne élève de l'École Normale Supérieure et de l'École du Louvre, elle est installée en France depuis de longues années. Son ouvrage *Traité de l'informe* est paru en novembre 2021 aux éditions Garnier.



© D.R.

ALETEIA, AKA ÉMILIE GARNAUD

Née Émilie Garnaud en 1979, Aleteia est une artiste plasticienne issue de l'art urbain. Son signe est une étoile et elle a commencé à poser ses constellations à Paris dans les années 2000. De ses premières années, elle a gardé l'obsession de l'archétype reconnaissable au premier coup d'œil, le goût de la répétition du tagueur, le besoin d'explorer des territoires, d'avancer à la marge, en prise avec le monde qui nous entoure. Suivant ses convictions profondes concernant la place de l'artiste dans la société, elle a décidé d'aller pratiquer son art

en banlieue parisienne. Elle a ainsi travaillé entre 2007 et 2019 dans la cité de la Grande Borne à Grigny (91) dans laquelle elle avait installé son atelier. Elle travaille aujourd'hui dans l'Essonne. Elle vient de publier *Aleteia – Egotarium*, sa première monographie.



© Antoine Aphesbero-scaled

HORYA MAKHLOUF

Historienne de l'art et critique d'art, ainsi que coordinatrice artistique et commissaire des projets spéciaux au Palais de Tokyo. Elle défend la capacité émancipatrice des arts dans la société en croisant différentes approches, empruntées à l'histoire de l'art, à la fiction ou aux sciences sociales. Ces dernières années, elle s'intéresse en particulier aux notions d'archive, de représentation et d'écriture de l'histoire, et au rôle des institutions dans leur promotion. À ce titre, elle mêle les pratiques

pour composer d'autres récits à mettre en circulation, et a notamment écrit la nouvelle autofictive *Ici commence votre nouvelle vie*, autour de la gentrification du Pantin dans lequel elle a grandi, dans le cadre de l'exposition *Après l'Éclipse* (Magasins Généraux, Pantin, juin-octobre 2023). Elle écrit régulièrement pour des artistes, des revues et des institutions artistiques, a participé à différents podcasts autour du monde de l'art contemporain et a récemment été commissaire de l'exposition *Une Affaire de famille* (CAC Passerelle, Brest, octobre 2024-janvier 2025) et du parcours de la Nuit Blanche à Césure (Paris, juin 2023).



Assistées de **CHLOÉ DUPONT**, chargée d'exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration. Diplômée de l'École du Louvre, elle a travaillé au musée d'Orsay, au Petit Palais et au musée Cernuschi avant de rejoindre le Palais de la Porte Dorée en 2018. Au sein du service des expositions, elle a participé à la préparation des expositions *Ce qui s'oublie et ce qui reste* (2020), *Juifs et musulmans en France* (2022), *Paris et nulle part ailleurs* (2022), *Immigrations est et sud-est asiatiques* et *J'ai une famille* (2023).

CONSEIL SCIENTIFIQUE



EMMANUEL BELLANGER

Directeur de recherche du CNRS et enseignant, Emmanuel Bellanger est historien de formation et directeur du Centre d'histoire sociale des mondes contemporains (CHS) de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et du CNRS Sciences humaines et sociales. Depuis une trentaine d'année, il consacre ses recherches à l'histoire sociale et politique des banlieues. Emmanuel Bellanger est également engagé dans le projet de fondation du Musée du logement populaire aux côtés du collectif AMULOP.



CLOÉ KORMAN

Cloé Korman, née à Paris en 1983, est écrivaine, lauréate du prix du livre Inter en 2010 pour *Les Hommes-couleurs* et finaliste du prix Goncourt en 2022 pour *Les Presque-Soeurs*. Son roman *Les Saisons de Louveplaine* (Seuil, 2013), sélectionné pour les prix Médicis, Renaudot et le prix littéraire de la Porte Dorée) fait le récit de la disparition d'un homme et d'un adolescent dans une ville imaginaire de Seine-Saint-Denis. Elle a également publié *Tu ressembles à une juive* (Seuil, 2020), un essai sur le racisme et l'antisémitisme en France, et co-dirigé deux ouvrages issus d'ateliers d'écriture avec des lycéens et des collégiens de Seine-Saint-Denis, *La Courneuve, mémoires vives* (Médiapop, 2011) et *Dans la peau d'une poupée noire* (Médiapop, 2018).



CHAYMA DRIRA

Enseignante à Sciences Po Paris et chercheuse-doctorante à New York University. Formée à la sociologie visuelle, Chayma Drira est doctorante à New York University (NYU). Elle y analyse les liens entre le cinéma documentaire et la mémoire collective face aux transformations urbaines, dont le Grand Paris. Elle a cofondé Troisième Lieu établi aux Ateliers Médicis qui conjugue innovation culturelle et recherche-action en Seine-Saint-Denis. Lauréate de la résidence de recherche de la Villa Albertine à Chicago, elle y explore les enjeux des transformations sociourbaines dans une perspective transatlantique. Elle collabore avec l'University of Illinois Chicago où elle réfléchit sur les liens entre art, urbanisme et justice sociale (programme diplomatique Clichycago). Elle enseigne à Sciences Po Paris en affaires publiques sur les banlieues.

PLAN DE L'EXPOSITION

Section 1 :
Banlieues douces-amères



Introduction :
Hors champs et limites

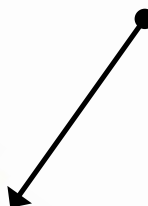


Section 3 :
Banlieues centrales

**« Maison
de quartier » :**
espace
de médiation



Section 2 :
Banlieues engagées



**Studio
de musique**



L'EXPOSITION

SECTION 1 : BANLIEUES DOUCES AMÈRES

REGARDS SUR DES TERRITOIRES POPULAIRES

Loin de ce que nos regards actuels embrassent du paysage des banlieues, écrivains, peintres et romanciers du XIX^e siècle en ont davantage retenu les aspects bucoliques et champêtres. Lieux de promenades et de villégiature des parisiennes et parisiens, de différentes conditions sociales, les banlieues sont même parfois désignées, à cette époque, par le terme de campagne. « Il y aurait une curieuse étude à écrire, celle du goût immodéré des Parisiens pour la campagne. » écrit ainsi Emile Zola dans *La Banlieue* en 1878. Il prend soin toutefois de distinguer une première zone « sinistre et boueuse » qu'il convient de dépasser pour s'adonner aux plaisirs du dimanche. Dès le XVIII^e siècle, mais plus encore au siècle suivant, des guides aident les promeneurs à circuler dans ces territoires des alentours de la grande ville. D'abord destinés aux élites qui y possèdent des maisons de campagne, belles résidences de villégiature, ces ouvrages insistent sur le patrimoine et les sites d'intérêt, jardins et nobles demeures ou édifices religieux. Le nombre et les rééditions régulières de certains de ces ouvrages indiquent qu'ils s'adressent, au fil du temps, à un public plus large et populaire, au fur et à mesure que le chemin de fer devient un moyen accessible de gagner les banlieues. Ainsi, la série des *Guides des environs de Paris* chez Hachette est rééditée douze fois entre 1868 et 1914.

Les peintres ont observé et restitué des images de ces banlieues avant qu'elles ne s'urbanisent et s'industrialisent rapidement au début du XX^e siècle. Installés avec leurs chevalets dans ces territoires, ils en peignent les paysages à l'aide de leurs tubes facilement transportables. Corot, Monet, Seurat,



Claude Monet, *Argenteuil*, 1872. Paris, musée d'Orsay © GrandPalaisRmn (musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

Caillebotte, Renoir, les peintres de Barbizon posent leurs regards sur les rives des fleuves qui irriguent les alentours de Paris. À l'instar des écrivains, ils témoignent, par leurs tableaux, des usages de ces espaces par les parisiennes et parisiens : canotage, sieste, pêche, baignade, déjeuner sur l'herbe, danse et consommation d'alcool dans les guinguettes. Des poches d'activités industrielles sont parfois visibles à l'arrière-plan. Celle-ci sont plus importantes dans les environs immédiats de Paris, des faubourgs au glacis qui entoure l'enceinte Thiers où se concentrent alors les fabriques, les ateliers et manufactures. Ouvriers et employés de cette partie de la ville se contentent le dimanche de la « zone laide et sinistre de la première banlieue » et « font leurs délices du fossé des fortifications » dit Zola. Les abords immédiats de la capitale renvoient donc une image moins douce des banlieues que leurs parties plus éloignées.

Après les romanciers, les auteurs de guides et les peintres, vient le tour des photographes de s'intéresser aux banlieues, territoires du populaire. Nombre d'entre eux se postent à l'orée de Paris, captant le paysage de ses portes, des guinguettes, des fortifications. Eugène Atget, les opérateurs de l'agence Marcel Rol, Louis Chiffot et d'autres, restés anonymes, s'intéressent plus spécifiquement à la Zone*. Inconstructible, il s'y observe un paysage d'habitat précaire ou nomade où vit une population marquée par la pauvreté et marginalisée, notamment, par l'absence d'équipements collectifs. Puis, avec l'industrialisation grandissante des banlieues, la croissance démographique et la crise du logement, c'est un paysage urbain en formation de la banlieue qui capte l'attention des faiseurs d'images au XX^e siècle. Bidonvilles*, cités de transit, grands ensembles*, prouesses et innovations architecturales, incarnations de la modernité d'une France dans ses Trente Glorieuses, intéressent autant les appareils photos de Monique Hervo, Gérard Bloncourt ou Paul Amalsi que les caméras de Jacques Tati ou Henri Verneuil dans sa *Mélodie en sous-sol* (1963).

Du « construit », le regard se déplace vers « l'habité » et la focale se resserre sur le quartier, la maison familiale, l'appartement, balayant l'environnement proche jusqu'à l'espace intime. Ces représentations de la banlieue donnent à voir la diversité d'origine de sa population. Peintres des marges urbaines et des baraquements précaires des travailleurs immigrés nord-africains comme Jürg Kreienbühl, photographes amateurs chroniquant la vie des familles comme Kousnetzoff ou Bassakyros, installées en banlieue, portrait choral des habitants de la Noue entre Montreuil et Bagnolet par Bruno Boudjelal, donnent un portrait complexe et doux amer de ces territoires populaires entre modestie, précarité, chaleur humaine, attachements et solidarités multiples. Loin d'une image uniforme et attendue des banlieues populaires, ces artistes enrichissent nos représentations de ces territoires et du quotidien de leurs habitants et habitantes.

FOCUS : LA ZONE*

Le mot ravive quelques images mentales floues de terrains vagues et de logements précaires, de visages de la pauvreté, de la criminalité ou des marges sociales. Concrètement, la Zone* est avant tout un espace annulaire de 34 kilomètres de circonférence et 250 mètres de large qui entoure Paris. Elle forme une sorte de glacis, théoriquement inconstructible car soumis à servitude militaire, au pied des fortifications parisiennes construites sous la Monarchie de Juillet (1830-1848). Les familles de la capitale font des abords de l'enceinte un lieu de promenade dominicale, une échappatoire où l'on prend plaisir à flâner.

En dépit de l'interdiction de bâtir dans la Zone*, une population souvent très démunie s'y installe, chassée de la ville-centre surpeuplée dont l'expansion est entravée par les murs : Tsiganes, chiffonniers, prolétariat urbain exerçant des petits métiers y prennent place entre baraquements, roulottes et taudis. En 1878, Emile Zola la décrit comme l'endroit qui concentre « toute la saleté et le crime de la grande ville ». La Zone* inspire à Bram Stoker, père de Dracula, un conte gothique *The burial of the rats*, à Aristide Bruant des chansons sur les tribulations des Apaches, ces bandes de voyous venues des faubourgs de Belleville, Charonne ou Ménilmontant qui, au tournant du siècle, font le miel d'une presse friande de faits divers. Ils fréquentent à l'occasion les bals de barrière et les guinguettes, lieux de sociabilité du Paris populaire et de ses faubourgs. La Zone* par les représentations menaçantes qu'elle charrie devient la ceinture noire de Paris.

De 30 000 habitants au début du XX^e siècle, sa population passe à 42 000 en 1926. En son sein, 8000 étrangers venus surtout d'Europe Centrale ou Orientale et du Maghreb. Les photographies d'Eugène Atget prises avant la Première Guerre mondiale captent l'ordinaire de la vie des zoniers, privés d'équipements et de services urbains, montrant un quotidien de débrouille, de récupération et de recyclage régit par une certaine organisation. Tandis que des industries s'installent de plus en plus nombreuses à la périphérie de Paris, des jardins potagers viennent couvrir les fossés.

Le dérasement des fortifications parisiennes est acté en 1919, et la Zone* est alors déclassifiée. L'espace constructible dégagé donne naissance aux boulevards des Maréchaux. Il permet aux pouvoirs publics, soucieux de résorber la crise du logement parisien, d'y programmer la construction d'Habitations Bon Marché (HBM*). Terrains de sports et parcs apportent du vert à cette ceinture de briques rouges en formation. Espace de



transition entre Paris et ses banlieues, la Zone* est annexée à la capitale en 1930 qui dispose alors d'un délai de 30 ans pour acheter les terrains et en exproprier les occupants. La disparition de la Zone* s'accélère sous le gouvernement de Vichy (1940-1944), mais elle subsiste en certains endroits jusqu'à l'aube des années 1960. C'est alors que le chantier du boulevard périphérique en fait disparaître les dernières traces.

La Zone* survit néanmoins dans les imaginaires parisiens et dans notre vocabulaire. Les « zo-nards », ces jeunes désœuvrés de la banlieue parisienne du tournant des années 1980, ne sont-ils pas un peu les héritiers des zoniers et des Apaches ? « Zoner » évoque l'ennui et le désœuvrement de celui ou celle qui arpente un terrain vague ou tout espace morne à la périphérie des grands centres urbains.

Louis Chiffot, *La Zone*, 1938. Collection du Musée national de l'histoire de l'immigration © EPPPD-MNHI

PORTRAIT DOMINIQUE CABRERA

Les banlieues sont un objet d'histoire et de cinéma. Dominique Cabrera les filme dans leur ordinaire, en documentariste. En 1981, sa première réalisation, intitulée *J'ai le droit à la parole*, la donne aux locataires d'une cité de transit de Colombes qui doivent se prononcer sur la rénovation des espaces extérieurs. Puis, au début des années 1990, elle pose ses caméras à Mantes-la Jolie dans le quartier du Val Fourré dont quatre tours sont condamnées à la destruction. S'ensuivent quatre moyens et courts métrages documentaires : *Un balcon au Val Fourré*, *Rêves de ville*, *Réjane dans la tour* et *Chronique d'une banlieue ordinaire* en 1992. Deux ans plus tard, ses caméras filment *Une poste à La Courneuve*. Sans commentaires, elles captent les contacts entre clients et guichetiers, dont les attentes et les réponses données ne s'accordent pas toujours autour d'enjeux pourtant centraux.

Pour *Chronique d'une banlieue ordinaire*, la cinéaste, née en 1957, qui a vécu dans ce type de banlieue populaire quand sa famille a été rapatriée d'Algérie, se préserve des clichés sur le « problème des banlieues » qui saturent le débat public, pour se concentrer sur des paroles intimes, anonymes et ordinaires. Aussi capte-t-elle les souvenirs des anciens locataires sans éluder les difficultés de leur vie dans les tours, ni pour autant fermer la porte à l'empathie. De cet entrelac de paroles naît une histoire audiovisuelle tissée de mémoires diverses. Une histoire qui, malgré les étages, s'écrit par le bas et bouscule les représentations et discours hâtifs sur ces lieux et leurs habitants, si souvent décriés, mais trop peu écoutés.



Dominique Cabrera, *Chronique d'une banlieue ordinaire*, 1992.
Production : Iskra, en coproduction avec Canal+ et l'INA

NOTICES D'ŒUVRES

➤ THÉOPHILE ALEXANDRE STEINLEN, *BAL DE BARRIÈRE*, 1898



Théophile Alexandre Steinlen, *Bal de Barrière*, 1898, © Bibliothèque nationale de France

D'origine suisse, Théophile Steilen (1859-1923) rejoint Paris et Montmartre en 1881. Il s'insère rapidement dans le groupe des artistes emblématiques du quartier, en fréquente avec eux les cabarets et les cafés-restaurants. Peintre, graveur, sculpteur ou encore affichiste, Théophile Steinlen s'intéresse aux marges : prostituées, mendiants, déshérités et voyous des faubourgs de Paris ou de ses alentours sont de ses centres d'intérêt.

Au XIX^e siècle, les bals font partie des distractions et loisirs de toutes les couches sociales urbaines. Aux mondains pourvoyeurs de prometteuses alliances matrimoniales, Steinlen préfère ceux des barrières de Paris où viennent se distraire, le dimanche tout particulièrement, les classes populaires de la capitale. Le positionnement des établissements à la périphérie de la ville dispense leurs propriétaires de payer les taxes d'entrée sur les marchandises. Ils proposent en un seul lieu dans une ambiance bucolique, un cabaret, un restaurant et un espace de danse à Vaugirard, Charonne, ou au Pré-Saint-Gervais. Avec le recul des limites de la ville, les guinguettes s'installent ensuite le long des fleuves, dans les banlieues de Paris de Gentilly à Nogent-sur-Marne. Le développement du chemin de fer permet en effet aux classes populaires de rejoindre ces lieux de loisirs et de villégiature même lorsqu'ils s'éloignent de la capitale. Steilen les peint, d'autres les filment. *Le Casque d'or* de Jacques Becker ou *La belle équipe* de Julien Duvivier évoquent ces établissements comme parties intégrantes du paysage, de la société, et de la culture des banlieues au tournant du XX^e siècle.

➤ JÜRIG KREIENBÜHL, INTÉRIEUR ALGÉRIEN, 1976

De sa Suisse natale, Jürg Kreienbühl (1932-2007) peignait déjà des paysages de tas de ferraille et d'ordures, d'arbres arrachés, de rues peu avenantes. Il développe même une certaine fascination pour les cadavres d'animaux en décomposition. Il gagne Paris au mitan des années 1950, mais se sent tellement peu en phase avec l'art abstrait en vogue dans les milieux germanopratin, qu'il enfourche son vélo pour aller explorer les banlieues. Bien avant que des historiens ne les rebaptisent les « Trente Ravageuses », le peintre découvre l'envers du décor des Trente Glorieuses notamment les bidonvilles* des Hauts-de-Seine, au pied du chantier de la Défense. Il s'installe lui-même à Bezons en 1959 dans une zone d'habitat spontané et précaire ; il vit dans la carcasse d'un ancien autobus d'Air France qui est aussi son atelier d'artiste. Non loin de là se tient une « cour des miracles » des soutiers de la croissance économique : ses voisins sont des ouvriers immigrés du bâtiment et travaux publics ou des industries automobiles qui travaillent à l'élan moderniste du pays, sans bénéficier de ses retombées.

Il se fait donc le témoin des transformations à l'œuvre. Ses toiles décrivent avec précision des territoires en mutation, en chantier, parsemés de grues, de terrains vagues, de tas d'ordures et de grands ensembles* en train de prendre forme. Avec lui, on entre dans les intérieurs des travailleurs algériens avec lesquels il s'est lié d'amitié. « Ici habitaient Ali et Mohammed. Le matin, ils cachaient la clef de l'autocar dans une petite boîte en fer à un endroit convenu. Ils me faisaient confiance et me permettaient de peindre à l'intérieur du car pendant la journée. Le soir, quand Ali revenait de l'usine, il me préparait d'abord un café très corsé et me tartinaient un horrible sandwich au beurre rance qu'il me forçait à manger. Pendant que je faisais des efforts pour l'avalier, il me parlait de sa femme, des enfants et de l'oasis et Biskra » (Jürg Kreienbühl, *Les années bidonvilles*, catalogue d'exposition, galerie Loeve&Co, 2021).



Vies marginales tenues à l'écart de la société de consommation de masse évoluant dans des paysages composites à l'urbanisation rapide habitent les toiles de Jürg Kreienbühl. Sa chronique sociale des oubliés de la croissance conte une histoire intime des banlieues, en même temps qu'elle offre un contre-récit des Trente Glorieuses.

Jürg Kreienbühl, *Intérieur algérien*, 1976. Photographie Fabrice Gousset
Collection Sylvie et Stéphane
Corréard, courtesy Loeve&Co, Paris
© ADAGP, Paris, 2025

➤ NEÏLA CZERMAK ICHTI, *CHORBA GLACÉE*, 2019

Neïla Czermak Ihti est née à Bondy en 1996 et est diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille. Son univers artistique brasse des thématiques familiales et intimes : ses proches sont les modèles qui l'inspirent comme dans *Chorba Glacée*, évocation d'un repas traditionnel nord-africain chez la grand-mère de l'artiste. La chorba est, en effet, une soupe qui se consomme couramment, mais plus encore lors du mois de Ramadan, au début du *ffour*, moment quotidien de la rupture du

jeûne journalier. Autour de la table, les visages qui se ressemblent voire se dupliquent indiquent une parentèle tout en diffusant une impression d'étrangeté.



Neïla Czermak Ihti, *Chorba Glacée*, 2019. Acquisition 2024. Centre national des arts plastiques © Neïla Czermak Ihti / Cnap. Crédit photo Aurélien Mole

Cette scène d'une grande banalité est transfigurée par le rendu des chevelures des trois femmes attablées. Prises d'un frisson, elles se dressent vers le ciel comme mues par un souffle extraordinaire, pythique, provoqué par la dégustation du plat. Neïla Czermak Ihti introduit souvent dans ses dessins des références venues de l'univers du fantastique, des mangas ou de la pop culture.

Elle y incorpore des éléments de croyances qui font surgir des créatures aux frontières du réel et de la magie. Sphinge, chats ou araignées à tête de femme, anges et sorcières aux allures de *rock star*. Ici, on se demande si les cheveux dressés vers le ciel sont l'effet de la « Chorba glacée » et de ses épices ou si ces chevelures se dressent comme des antennes connectées à des forces spirituelles supérieures, signe d'une ferveur accrue née de ce moment de partage et de communion familiale.

Qu'elle travaille au stylo bic, comme ici, ou à la peinture acrylique, les œuvres de Neïla Czermark Ihti s'intéressent aux questions de transmission, de traditions et d'héritages en situation diasporique. Via les questions de genre et l'intérêt pour le féminisme qui traverse nombre de ses œuvres, elle aborde également les stéréotypes et les processus d'essentialisation qui la concernent autant qu'ils peuvent affecter certaines habitantes et habitants des banlieues populaires.

L'EXPOSITION

SECTION 2 : BANLIEUES ENGAGÉES

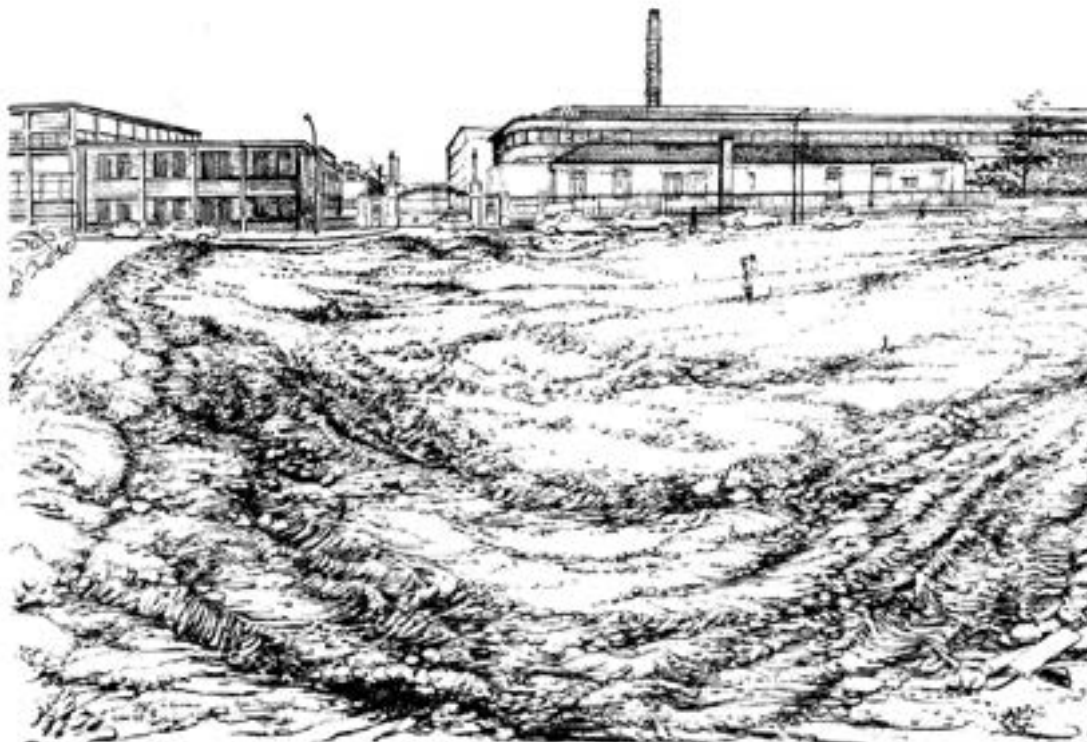


DE L'ÉTAT AUX HABITANTES ET HABITANTS

Espaces d'urbanisation, d'industrialisation et de peuplement rapides au tournant du XX^e siècle, les banlieues des grandes villes restent largement perçues par le pouvoir politique comme des appendices et périphéries de leurs intérêts premiers. Las d'attendre les initiatives extérieures, des maires de communes de banlieues s'engagent pour la gestion des territoires qu'ils administrent. Ainsi à l'échelle locale ou intercommunale, comme à Lille-Roubaix-Tourcoing, les élus font feu de tout bois pour y amener et développer les équipements collectifs (réseau d'assainissement et de transports, raccordement à l'électricité) ou obtenir des subventions afin d'améliorer les conditions de vie de leurs administrés. La question du logement tient une place centrale dans leurs actions. À l'époque, la situation est complexe et ambivalente. Dans les banlieues les plus proches du centre, les logements sont en nombre insuffisant, exigus et surpeuplés, tandis que les périphéries plus éloignées disposent de terrains à bâtir. C'est là que se concentrent pour les populations modestes bien des espoirs d'une vie meilleure, plus saine, loin de l'environnement vicié par les fumées d'usine. Nombre de ces terrains sont vendus à la découpe à des familles ouvrières et employées qui rêvent d'y construire un jour leur maison. Après la Première Guerre mondiale, des cabanes poussent sur ces « lotissements défectueux », sans normes de construction ni raccordement aux équipements collectifs. Leur multiplication devenant un frein à l'aménagement des banlieues et la construction de logements, l'État s'engage en 1928 à les faire disparaître en programmant la construction d'HBM*. Parallèlement, d'autres modèles d'habitat s'expérimentent sur ces territoires périphériques à l'instar des cités-jardins* en proche banlieue parisienne. Si certaines préfigurent les grands ensembles*, elles proposent également un habitat mêlé aux espaces verts, offrant, dans ses plans d'ensemble, une meilleure qualité de vie à ses habitants.

Dans les années 1920, après le Congrès de Tours, les scores électoraux du parti communiste et de la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière, futur Parti Socialiste) frémissent. Une constellation de « villes rouges » s'ébauche aux alentours de Paris, de Lille, ou encore de Lyon. La concentration ouvrière dans les banlieues de l'est parisien suscite l'intérêt des partis de gauche, qui y trouvent et stabilisent leur électorat. Aux élections municipales de 1935, près de 300 villes passent aux mains du Parti Communiste Français, soit deux fois plus qu'en 1929. Cette position est encore renforcée après-guerre. La « ceinture rouge », qui entoure l'est de Paris, se maintient jusqu'à l'entrée du pays dans les années de crise et de désindustrialisation. Le communisme municipal devient un acteur puissant de la vie de ces territoires. Il s'intéresse conjointement aux questions d'habitat, de travail et de loisirs via les syndicats, amicales ou encore les clubs de pratiques sportives contribuant à l'émergence d'une « identité » spécifique, dont notre présent garde encore des traces.

Les années du communisme municipal recouvrent, pour partie, celles des actions de planifications urbaines de l'État. Après le second conflit mondial, le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme place le logement au centre des promesses d'avènement d'une société nouvelle et « moderne ». Dès lors, les banlieues deviennent des leviers de l'aménagement urbain ; à l'échelle



Boris Taslitzky, *Entrée de l'usine Rateau, La Courneuve*, 1968 © Ville de La Courneuve © ADAGP, Paris, 2025

nationale, elles doivent même permettre de résorber le déséquilibre entre « Paris et le désert français ». L'État aménageur incite aux déconcentrations industrielles (Renault ouvre une usine à Cléon par exemple), et à l'implantation d'infrastructures universitaires en banlieue : La Source près d'Orléans, Nanterre près de Paris, Le Mirail à Toulouse, Talence à Bordeaux. De nouvelles banlieues ou quartiers se structurent dans leur sillage.

Le plan Courant de 1953 (qui instaure la participation de 1% des entreprises de plus de 10 salariés à la construction de logement pour leur personnel), l'implication de la Caisse des dépôts et consignations dans le financement des constructions, la loi cadre de 1957 qui fixe comme objectif la construction de 300 000 logements annuels, la constitution d'une liste de 195 Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP*) font entrer le pays dans le temps des grands ensembles* et des HLM*. Certains sont de véritables manifestes architecturaux : la Cité Radieuse de Le Corbusier à Marseille, la « muraille de Chine » de Clermont Ferrand (320 mètres de long sur 30 mètres de haut) ou encore l'ensemble du Haut-du-Lièvre à Nancy, par exemple.

Dès le début des années 1970, ces banlieues populaires accueillent la population des bidonvilles* en voie de résorption. Tandis que les premiers installés quittent les grands ensembles* pour les zones pavillonnaires périurbaines, les familles immigrées sont souvent dirigées vers les quartiers les moins demandés. Avec l'enracinement et la crise économique, l'État aménageur est interpellé par la seconde génération, née en France, qui grandit mal dans ces banlieues populaires entre chômage, relégation et affrontements avec la police. Les violences urbaines de 1981 ne sont certes pas les premiers signes du mal être des banlieues populaires, mais leur médiatisation rend la question visible. Tandis que les politiques de la ville et les « plans banlieues » se succèdent, les initiatives

militantes et les engagements citoyens forgent, par le bas, d'autres représentations. Autour de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, à l'appui d'une riche nébuleuse associative qui mêle mobilisations culturelles et luttes politiques, le quotidien des banlieues ne se définit plus seulement par l'action de l'État. Cette période d'engagements, avec ses succès et ses revers, lègue un riche héritage pour ce qui concerne les répertoires d'expression et d'action des banlieues par elles-mêmes : médias (blogs, radios), expressions et manifestations musicales ou artistiques, témoignages visuels, collecte d'archives, visant à historiciser ces territoires, sont autant de supports pour s'exprimer aujourd'hui depuis les banlieues populaires.

➤ FOCUS : LES GRANDS ENSEMBLES*

Le logement est une des questions centrales de la reconstruction d'après-guerre. En effet, le second conflit mondial a détruit ou rendu inhabitables un million d'habitations. Entre 1945 et 1950, seules 200 000 constructions sont sorties de terre. Le glacial hiver 1954, charriant son lot de décès liés au mal logement, jette une lumière crue sur l'urgence qu'il y a à s'emparer du sujet. Au sein de la politique de reconstruction, l'État a donné la priorité à l'industrie laissant le dossier logement en retrait, exception faite des centre-ville détruits (Caen, Le Havre). Les chiffres de cette année-là sont éloquentes : les 43 millions de Françaises et Français disposent de 14,4 millions de logements. Les trois quarts n'ont pas de WC intérieurs, 40% n'a pas l'eau potable au robinet et 82% n'ont ni douche, ni salle de bain.

Or, ces années sont celles d'une forte croissance démographique. Au baby-boom s'ajoute un solde migratoire positif dans lequel s'insèrent de brusques et massives arrivées de populations (un million de rapatriés d'Algérie à l'été 1962). Les bidonvilles* sont nombreux autour des grands centres urbains français : en 1960, 10 000 des 90 000 habitants de Nanterre vivent dans ces agglomérats d'habitats précaires et insalubres. Il y a là de quoi réactiver les représentations anxigènes sur les banlieues populaires, fil rouge de leur histoire depuis le tournant du XX^e siècle.

Il est donc urgent d'agir. Différents acteurs s'engagent dans une politique de construction à grande échelle parmi lesquels l'État joue un rôle d'ordonnateur et de planificateur. Des Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP) ainsi que des villes nouvelles* autour de Paris sont désignées pour servir les projets d'aménagement du territoire. Avec les entreprises, la Caisse des dépôts et consignations devient l'opérateur financier des projets de construction. Un matériau, le béton, mais aussi des techniques de fabrication industrielles de logement (le chemin de grue) permettent à des architectes de renom de faire du chantier des grands ensembles* implantés en banlieue, un véritable « laboratoire de la modernité » selon l'expression de l'historienne d'Annie Fourcaut.

En 1975, les 53 millions de Françaises et Français disposent de 21 millions de logements. 97 % ont l'eau courante, 75 % des WC intérieurs et une salle de bain, le chauffage central et la présence de vide-ordures complètent les équipements. La moitié de ceux qui ont été construits sont labellisés Habitat à Loyer Modéré (HLM). L'effort est conséquent et les grands ensembles* attirent d'abord une petite classe moyenne avant que ne s'opère au fil des années 1960-1970 une certaine homogénéisation de la population de ces constructions qui accueillent ouvriers et employés, puis, travailleurs immigrés. Très vite, les limites du processus de conception et fabrication des bâtiments montre ses limites : isolation



Jean-François Noël, *Pigeon, place de la treille, La Grande Borne, Grigny*, 1973. Collection Jean-François Noël - auteur-photographe.

défaillante, infrastructures de transports insuffisantes pour ceux qui travaillent, isolement pour celles qui restent au foyer. Tandis que les gagnantes et les gagnants des Trente Glorieuses aspirent voire réalisent leur rêve pavillonnaire, les grands ensembles* deviennent un repoussoir. Symboles d'un mal être pathologique (la « sarcellite »), d'un habitat à échelle inhumaine (« les grands ensembles*, univers concentrationnaire » lit-on dans *Le Figaro* dès 1960), terreau des problèmes et déviances économiques et sociales (chômage, relégation, délinquance, économie souterraine et trafics). En 1973, le programme de construction des grands ensembles* est stoppé ; en 1983, les premières tours des Minguettes sont détruites.

Reste que pour celles et ceux qui s'y installèrent, les grands ensembles* furent un cadre de vie, partagé avec d'autres, parfois entre générations, où purent s'épanouir des formes d'entraide et de solidarité. C'est pourquoi,

les habitants de ces constructions désormais décriées et régulièrement soumises à l'action des explosifs souhaitent conserver des traces de leurs vies en ces lieux. Dans ce temps de la mémoire des grands ensembles* qui est notre présent, il est nécessaire de restituer leur place complexe et paradoxale dans l'histoire de la France de la seconde moitié du XX^e siècle. Différentes initiatives tentent, voire permettent d'énoncer de façon plus nuancée et polyphonique l'histoire de ces lieux de vie. En témoignent le travail de l'Association pour un Musée du logement populaire (AMuLop) ou des créations telles que le film *Gargarine* (2020) qui par le biais de la fiction dit l'attachement des habitants à la cité rouge d'Ivry.

➤ DANS LE BUREAU DE PRESSE

Le bureau de presse propose une sélection de contenus médiatiques portant la voix des banlieues populaires à lire, écouter ou voir dans le sillage des deux expériences les plus connues que sont l'agence IM'Média et le Bondy Blog.

IM'media (pour Immigration et Média) est une agence de presse spécialisée dans les sujets liés à l'immigration et aux cultures urbaines. Elle est née au début des années 1980, moment d'intenses mobilisations culturelles dans les banlieues populaires initiées par des jeunes femmes et

hommes de la seconde génération qui souhaitent aussi dénoncer les violences dont elles et ils sont victimes. Mogniss Abdallah et son frère Samir, filment et conservent des images de ce qui se déroule et se dit alors. C'est le temps de "Rock Against Police" et de la Marche pour l'égalité et contre le racisme. À force de persuasion et de persévérance, IM'media, parvient à vendre ses images aux médias installés, devenant par ce biais un porte-voix des banlieues populaires. Pour IM'média, il n'y a pas les luttes et les mobilisations contre le racisme, les violences policières, d'un côté et la création musicale ou théâtrale de l'autre : dans ses fonds baptismaux, les deux sont indissociables.

Présente à l'exposition "Les enfants de l'immigration" qui se tient en 1983 et 1984 à Beaubourg, l'agence a ensuite pu diffuser son travail auprès de chaînes régionales puis généralistes, mais aussi coproduire l'émission de télévision *Rencontre* diffusée chaque semaine sur FR3 à la fin des années 1980. Rivée à ses thèmes de prédilection IM'média a aussi filmé des documentaires relatifs aux luttes des ouvriers de l'automobile (à Sochaux notamment) ou à celles des sans-papiers.

Aujourd'hui, le Bondy Blog est vraisemblablement une des voix médiatiques les plus reconnues et entendues des banlieues populaires. Sa rédaction, initialement constituée de journalistes suisses venus couvrir les violences urbaines de l'automne 2005, s'est organisée et renouvelée depuis lors, jusqu'à devenir un organe de presse bien identifié dans le monde des médias actuels.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ ÉLÉA-JEANNE SCHMITTER ET LE MASSI, *LES U13 FÉMININES DU RED STAR FC SUR LE CHANTIER DU STADE BAUER, 2022*

Éléa-Jeanne Schmitter est née à Auxerre en 1993. Après des études d'art à Montréal, elle rejoint l'école Kourtrajmé installée Montfermeil sous la conduite de personnalités telles que Laj Ly ou JR. Le Massi, photographe canadien né en 1989, fréquente également cette école. En 2022, tous deux réalisent une série de photographies pour le Red Star Lab, organisme qui met en place des ateliers de pratique artistique et culturelle pour les membres du club.

Le Red Star est un des club sportifs phare de la région parisienne. Fondé par Jules Rimet, en 1897, ses activités sportives sont transférées à Saint-Ouen au Stade de Paris, en 1909. Le club connaît son âge d'or entre 1910 et la fin de la seconde guerre mondiale décrochant de nombreux titres : le club remporte notamment le Championnat de France et trois fois consécutivement la Coupe de France. Après la guerre, le stade est racheté par la municipalité communiste de Saint Ouen qui lui donne le nom d'un résistant, le docteur Bauer. Le club a aussi compté parmi ses joueurs Rino della Negra, membre de la FTP-MOI, du groupe Manouchian. Une tribune porte aujourd'hui son nom. Lieu emblématique du communisme municipal, du football et des banlieues populaires, le Red Star conserve un public fervent et fidèle, attaché à son histoire, et aux lieux emblématiques dans laquelle elle s'inscrit.



Éléa-Jeanne Schmitter et Le Massi, *Les U13 féminines du Red Star FC sur le chantier du stade Bauer*, 2022, ADAGP.

Mais, les quatre photographes sollicités en 2022 par le Red Star Lab n'avaient pas pour mission de figer sur pellicule la légende du club. Au contraire, leur mission était de renouveler l'imagerie traditionnelle du football et, notamment, des photographies d'équipe. Le cadre de la photo est celui des travaux de rénovation du stade et de son quartier. Ceux-ci ont commencé en après la vente, par la mairie de Saint Ouen, de l'enceinte sportive au promoteur en charge de la rénovation du quartier. Sur les gravats des tribunes démolies, devant une tractopelle rutilante, les U13 féminines du Red Star FC posent en tenue de match, gilets et casques de chantier, au pied de la Planète Z. Cet ensemble de HLM, de forme pyramidale et aux couleurs surannées construit dans les années 1970, offre une vue imprenable sur la pelouse du stade : on surnomme d'ailleurs l'édifice la quatrième tribune.

Loin des poses statiques traditionnelles, cette très jeune équipe féminine représente autant l'avenir du club que celui du stade rénové qui servira bientôt de cadre à leur pratique sportive dans une banlieue populaire en mutation.

➤ ALEXIA FIASCO, BUSHRA, SÉRIE « LES DERNIÈRES FAUVETTES », 2023

Alexia Fiasco est née en 1990 et a grandi en Seine-Saint-Denis, territoire qu'elle a retrouvé après des études de photographie à Berlin. Sa trajectoire personnelle et les différents emplois exercés auprès des populations de ce département ont guidé ses projets artistiques : goût de l'archive, projets culturels en lien avec le social, démocratisation de l'accès à la culture et aux pratiques artistiques, intérêt pour l'histoire de l'immigration.

« Au départ, ce projet photographique à Pierrefitte répond à un appel à projets sur la mémoire de la Cité des Fauvettes lancé par l'Agence nationale de la rénovation urbaine et l'agglomération Plaine Commune. Avant que cette cité ne soit complètement détruite en 2025, l'idée était que chaque habitant puisse dire adieu à « ses » Fauvettes en récoltant des objets qui racontent leur(s) histoire(s). Donc, depuis l'hiver 2022-2023, j'ai orchestré avec eux une série de portraits réalisée dans le cadre d'ateliers d'initiation à la photographie argentique et au tirage cyanotype (une technique qui produit des images monochromes bleues) » dit-elle (<https://seinesaintdenis.fr/actualite/culture-patrimoine/Alexia-Fiasco-la-carte-de-ses-Territoires/>).

Le travail de mémoire et d'histoire de l'artiste autour des Fauvettes-Joncherolle est participatif : les habitantes et habitants de la cité sont passés tour à tour devant et derrière l'appareil de la photographe. Il reprend le motif de l'icône sur des supports inattendus, glanés dans les décombres du quartier : morceaux de véhicules, de boîtes aux lettres, de briques. Exposé, il constitue autant un hommage et qu'un adieu façonné par celles et ceux qui y ont vécu. Ainsi, « la démarche photographique et sociale d'Alexia Fiasco nous rappelle qu'une cité est avant tout une incroyable fabrique relationnelle : l'histoire conjointe de familles qui se connaissent, de voisins qui se saluent, d'enfants qui ont appris à jouer ensemble, de palabres et de partages », précise Raphaële Bertho, commissaire de l'exposition *Les dernières Fauvettes*.



Alexia Fiasco, *Bushra*, série « Les dernières fauvelles », 2023.
Alexia Fiasco / Collection départementale de la Seine Saint Denis

➤ MOHAMED BOUROUISSA, LA RÉPUBLIQUE, SÉRIE « PÉRIPHÉRIQUE », 2006

Mohamed Bourouissa est né à Blida en 1978. Son œuvre photographique se plaît à brouiller les frontières du réel et de la mise en scène, du reportage documentaire et de la création artistique, afin de questionner les angles morts, les marges et les zones d'exclusion du pays qui est devenu le sien, la France. Le cycle « Périphérique » a débuté en 2005 après les violences urbaines qui se sont déroulées dans nombre de banlieues populaires, en réaction à la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré.



Mohamed Bourouissa, *La République*, série « Périphérique », 2006.
Musée national de l'histoire de l'immigration © EPPPD-MNHI, ADAGP

Des jeunes, hommes surtout, évoluent dans des halls d'immeubles, sous des ponts autoroutiers, dans des terrains vagues, au pied de grands ensembles*. On reconnaît l'habillement, les gestes, les postures des jeunes de ces territoires, tels que nombre d'images médiatiques les ont figés dans nos représentations, et le paysage souvent bétonné, brutaliste, des banlieues populaires. Ils en sont issus, puisque pour composer ses photographies, Mohamed Bourouissa a fait appel aux habitants de La

Courneuve, du Mirail à Toulouse, ou de Grigny, qui jouent finalement leurs propres rôles. Souvent une dramaturgie s'installe, une forme de tension traverse les photographies qu'il compose, dans lesquelles il glisse des références aux œuvres de grands maîtres de la peinture, tels Le Caravage ou Piero della Francesca. Ainsi, *La République* se veut une réécriture visuelle de *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix (1830). L'empoignade de l'homme au brassard situé au premier plan, les mouvements des jeunes qui entourent le bâtiment, le geste de celui juché sur son toit qui se saisit du drapeau tricolore, tout, sur la photo, paraît se tenir sur une ligne de crête. Dès lors, l'issue est imprévisible. « Ce que je recherche, c'est le dixième de seconde, très fugace, où la tension est à son pic. On a tous vécu ces moments imperceptibles où la tension paraît plus violente que la confrontation avec l'autre. À ce point paroxystique, tout peut se passer, comme il peut ne rien se produire »⁽¹⁾.

La série photographique qui en résulte est moins là pour donner des réponses que pour poser des questions. Sans asséner de conclusions, elle témoigne d'un travail collectif qui attise notre réflexion et bouscule nos fausses certitudes.

1. Magali Jauffret, John Cornu, et al. , *Mohamed Bourouissa, Périphériques*, Paris, 2008.

L'EXPOSITION

SECTION 3 : BANLIEUES CENTRALES

Effectuer « le grand déplacement » pour relier les banlieues à la ville-centre ne va pas sans risques. Dès 1842, le déraillement d'un train près de la gare de Meudon fait 55 morts et des centaines de blessés parmi les parisiennes et parisiens qui rentrent du spectacle des Eaux de Versailles. L'accident marque les esprits. Un demi-siècle plus tard, en juillet 1891, une autre foule endimanchée rentre de festivités en proche banlieue de l'est parisien. À hauteur de Saint-Mandé, le dernier wagon est heurté par la tête du train qui le suit, coûtant la vie à 43 personnes.

Moins effrayantes sont les représentations précoces des banlieues diffusées par les guides, affiches publicitaires et autres gravures, qui s'intéressent ou vantent les mérites et la modernité des chemins de fer alors en plein développement. Le train est à la fois le moyen d'exploration des banlieues depuis les villes-centre, et celui de l'urbanisation de ces territoires en friche : bien souvent, c'est autour des gares que le maillage urbain des banlieues s'est constitué. Le réseau des transports en commun s'y est rapidement étoffé. Dans les années 1920, celui des tramways (700 km de réseau pour 114 lignes qui restent en place jusqu'à l'approche du second conflit mondial) est venu compléter le chemin de fer. Si l'après-guerre marque le début du règne de l'automobile, il n'en reste pas moins que l'effort en matière de transports en commun se poursuit : les tramways font place aux autobus, lignes de RER ou de métro. Dès les années 1970, il s'avère nécessaire de mieux relier les banlieues entre elles et de désenclaver celles qui sont encore mal desservies. Mais la force de l'attraction parisienne laisse ce chantier inachevé.

La question des mobilités revêt pourtant un aspect central. Les nouveautés ou les difficultés récurrentes liées aux mobilités pendulaires dans les grandes aires urbaines font souvent la Une de l'actualité. Nos images du « grand déplacement » sont faites de quais et de wagons bondés, de couloirs encombrés, de circulations entravées ou perturbées. Témoignages et enquêtes littéraires, sciences humaines et sociales ou documentaires s'intéressent à la question qui doit permettre, lorsqu'elle est explorée, de mieux ajuster nos représentations à la réalité. La ligne B du RER a ainsi suscité un grand intérêt : l'ouvrage fondateur de François Maspero, *Les passagers du Roissy-Express*, paru en 1990, a inspiré une suite à la sociologue Marie-Hélène Bacqué en 2017. Puis, Alice Diop a repris ce motif du trajet en RER pour son documentaire *Nous*, sorti en 2020. Celui de Nils et Bertrand Tavernier, *De l'autre côté du périph'*, en 1997, joue aussi du franchissement des seuils entre Paris et ses banlieues : la distance est moindre, mais l'enclavement et la méconnaissance demeurent. Un dernier RER raté, et voilà les trois protagonistes du film *La Haine* (1995) perdus dans un Paris hostile, loin de leurs repères : transports et mobilités deviennent des ressorts dramatiques pour les fictions cinématographiques.

Cesser de se focaliser sur les liens entre la ville-centre et ses périphéries populaires permet indéniablement de mieux mesurer ce qui se passe dans ces territoires. Dès lors que ces derniers ne sont plus définis par un élément exogène qui les place sous sa dépendance, ils livrent leur richesse, leur complexité et parlent par et pour eux-mêmes. Outre les médias, des modes d'expression artistiques spécifiques ont émergé : graffitis, *street art* et urbex, musiques, images fixes



Ibrahim Meité Sikely, *The Five Marvelous Neighbors from the 5th Floor*, 2023 © Collection Frac Île-de-France

ou animées, design sont autant de domaines où se réinventent les banlieues, leurs paysages, leurs horizons, par le biais de créatrices et de créateurs. Les dangers de l'esthétisation ou de la « domestication » de pratiques artistiques souvent très libres comme le graffiti, ne sont pas absents de ce bouillonnement créatif.

La reconnaissance de ces modes d'expression artistiques, nés ou nourris de circulations culturelles multiples et mondialisées, a franchi bien des seuils : dans le domaine de l'art contempo-

rain, de la photographie, du design, de la création musicale ou vestimentaire, les consécration sont nombreuses. Ces voix reconnues ou émergentes contrarient certains discours médiatiques ou politiques, énoncent leurs propres histoires et fabriquent un autre récit qui donnent une place centrale aux banlieues populaires.

➤ FOCUS

AUX SONS DES BANLIEUES. FÊTES, FESTIVALS ET EXPRESSIONS MUSICALES

Le mot « banlieues » s'associe presque systématiquement au hip-hop et, de façon encore plus restrictive, au rap. Pourtant, depuis le XIX^e siècle, une multitude de sons et de rythmes ont accompagné leur développement. Ces territoires populaires ont également accueilli festivals et carnivals, boîtes de nuit et scènes ouvertes.

Depuis le XVII^e siècle, les guinguettes qui tirent leur nom d'un vin de basse qualité que l'on peut y consommer — le *guinguet* — sont des lieux festifs, très prisés d'une population malmenée par la forte croissance urbaine. Elles ont longtemps eu mauvaise réputation. Au XIX^e siècle, elles ne l'ont pas toutes perdue, mais la guinguette devient communément un café populaire où l'on consomme et où l'on danse le plus souvent en plein air, dans la nature.



Willy Vainqueur, Fêtes et Forts (titre de la série) ; Fort d'Aubervilliers, Graffeur du collectif Bomb Squad 2 TCA, 1984. Musée national de l'histoire de l'immigration © EPPPD-MNHI

Pour échapper à l'octroi*, elles s'éloignent progressivement des abords immédiats de la ville-centre et s'implantent le long des fleuves. À Lyon, on en trouve sur la rive gauche du Rhône, dans le quartier de la Guillotière, à Paris, le long de la Marne ou de la Seine.

La chanson populaire se fait témoin de l'engouement pour ces lieux de convivialité et de loisirs dans *La Polka des canotières* (1886), *La Closerie aux genêts* (1892) ou *Ce que chantent les flots de la Marne* (1915). En 1930, Albert Carrara crée *À la Varenne* qui sera ensuite reprise par Georges Brassens. Damia se lamente car « La guinguette a fermé ses volets » en 1934. Tournée à Chennevières, *La belle équipe* de Julien Duvivier (1936) opère un croisement marquant entre cinéma ouvrier et chanson populaire avec sa chanson phare *Quand on s'promène au bord de l'eau*. La banlieue s'égaille des espoirs portés par le Front Populaire et des avancées sociales conquises par les ouvrières et ouvriers : la semaine de 40 heures leur permet d'aller danser polkas, valse musette et javas dans les guinguettes. « Quand on s'promène au bord de l'eau, Comme tout est beau, Quel renouveau ! Paris au loin nous semble une prison, On a le cœur plein de chansons [...] Chagrins et peines, De la semaine, Tout est noyé dans le bleu dans le vert. »

Les banlieues sont le terreau d'importantes initiatives musicales, pourtant méconnues : les foyers de travailleurs immigrés de Montreuil ou de Pierrefitte sont à l'origine de la popularisation des scènes africaines en France, de leurs rencontres fécondes avec les ensembles du free jazz Africain-Américain dans les années 1970. Le festival « Africa Fête », fondé par Mamadou Konté en 1978, offre une scène à des artistes tels Salif Keita ou Angélique Kidjo. Les jeunes Françaises et Français issus de l'immigration s'inspirant des mobilisations du *Rock Against Racism* anglais, organisent des concerts au pieds des tours, dans les grands ensembles*, pour dénoncer le harcèlement policier. Formé à Rillieux-la Pape, dans la banlieue de Lyon, l'emblématique groupe Carte de Séjour, qui mélange musiques nord-africaines et rock, est issu de cet univers.

Au milieu des années 1980, Dee Nasty, natif de Bagneux, est un des artisans de la diffusion du rap, et plus largement de la culture hip-hop venue des États-Unis en France. Des quartiers Nord de Marseille (IAM), du Mirail à Toulouse (KDD), aux cités de Saint-Denis (NTM), de Vitry (113) ou du Val-d'Oise (Ministère AMER), toute une scène musicale s'anime en banlieue. Elle est aujourd'hui pleinement (et parfois abusivement) associée à ces territoires. « Le monde de demain quoiqu'il advienne nous appartient » chantait NTM en 1990. Au regard de la place prise par le rap dans les industries musicales actuelles, leur titre était visionnaire.

PORTRAIT MARVIN BONHEUR

Né à Paris en 1991, Marvin Bonheur a grandi en Seine-Saint-Denis, entre le quartier de la Rose-des-Vents à Aulnay-sous-Bois, Bondy et Aubervilliers. Il vient à la photographie en autodidacte et dirige son objectif vers ce qu'il connaît le mieux : les banlieues populaires de son département, leurs jeunes habitantes et habitants.

En 2013, installé à Paris, il prend conscience dans ce nouvel environnement, du poids des préjugés, souvent nourris d'ignorance, qui façonnent des représentations négatives des banlieues dans lesquelles il a grandi. À l'aide d'un appareil argentique, il part photographier les territoires de son enfance et de son adolescence, comme on se constituerait un album visuel de souvenirs. Le résultat s'intitule *Alzheimer, le souvenir de mon 93*. Il donne deux suites à cette première série : *Thérapie, le visage des oubliés* s'intéresse aux mille facettes du quotidien des jeunes de ces quartiers. Quant à *Renaissance, Revanche 93*, son titre en forme de manifeste indique la prise de conscience par le photographe de l'importance des vies qu'il fixe sur sa pellicule. Ensemble, ces trois séries réalisées jusqu'en 2017 composent sa *Trilogie du Bonheur* réunie en un volume publié en 2020.

Fin connaisseur des territoires qu'il arpente, Marvin Bonheur s'attarde sur le bâti (les tours, les dalles, les terrains de sport, les terrains vagues), les petits commerces du quotidien où l'on trouve de tout ou de quoi se restaurer, les visages, les regards, les tenues, les gestes de celles et ceux qui les fréquentent. Sur ses photographies, on les découvre contemplatifs ou, au contraire, en mouvement, juchés sur des mo-



Marvin Bonheur, *Fierté 93*, Aulnay-sous-Bois, 2017

tos, entrain de danser, en groupe ou séparément. Ses compositions disent les abandons, l'ennui, la débrouille mais aussi la vitalité, la joie et la fierté d'être de ces banlieues populaires. On retrouve dans ses clichés nombre de marqueurs de ces territoires, mais le photographe nous offre aussi de quoi les observer d'un œil neuf.

Mohamed Bourouissa dit retrouver dans le travail de Marvin Bonheur « une forme d'intégrité, comme une idée de rendre digne ce que l'on représente par l'amour qu'on lui porte, mais en n'enlevant rien au contexte qui les ancre dans leurs réalités ». Marvin Bonheur arpente toujours le 93. Il enrichi son regard en le posant sur de nouveaux horizons urbains et populaires : Londres, Shanghai, ou Detroit, mais aussi Mayotte et la Martinique dont sont originaires ses parents.

NOTICES D'ŒUVRES

➤ SCHLAG LAB, *BANLIEUSARDS POUR TOUJOURS*, 2024



Collectif Schlag Lab, *BANLIEUSARDS POUR TOUJOURS*, 2024.
Tapisserie murale tissée, Musée national de l'histoire de l'immigration

Shlag Lab est un atelier d'impression en sérigraphie, animé par un collectif d'artistes, dessinateurs, tatoueurs et graphistes basé à Vitry-sur-Seine dans le Val-de-Marne. Leurs créations, marquées du sceau de l'indépendance et du DIT (pour *Do It Together*, pendant collaboratif du *Do It Yourself*) s'impriment sur une multitude de supports : textiles (tapisserie, t-shirts et maillots de football, empiècements), verre et céramique ou vaisselle, papier pour les fanzines, magnets ou encore affiches.

Les objets du quotidien (bombes de peinture, smartphones, caddies de supermarché) et les clichés coutumiers qui circulent sur les banlieues populaires sont leurs sujets de prédilection. Traités avec ironie et humour, ils composent un univers graphique qui dit aussi toute l'inventivité et la fierté de promouvoir la création indépendante. « Le grand déplacement », la thématique des transports en commun et des mobilités pendulaires, est un sujet récurrent du Schlag Lab. Les rames de RER qui relient les banlieues populaires à la capitale, se

font décor de vitraux composés par les jeunes créateurs. Ils y entremêlent les motifs de l'art nouveau de Guimard aux décors de béton des périphéries ; leurs *punchlines*, comme les devises de royaumes ou nobles, se posent sur des listels à la façon de ce qu'on trouvait au Moyen Âge sur les bannières ou les armoiries. Elles se lisent en latin, « *Ad fraudam eternam* », ou en français « Banlieusards pour toujours », comme autant de pointes d'humour et de fières proclamations d'appartenance.

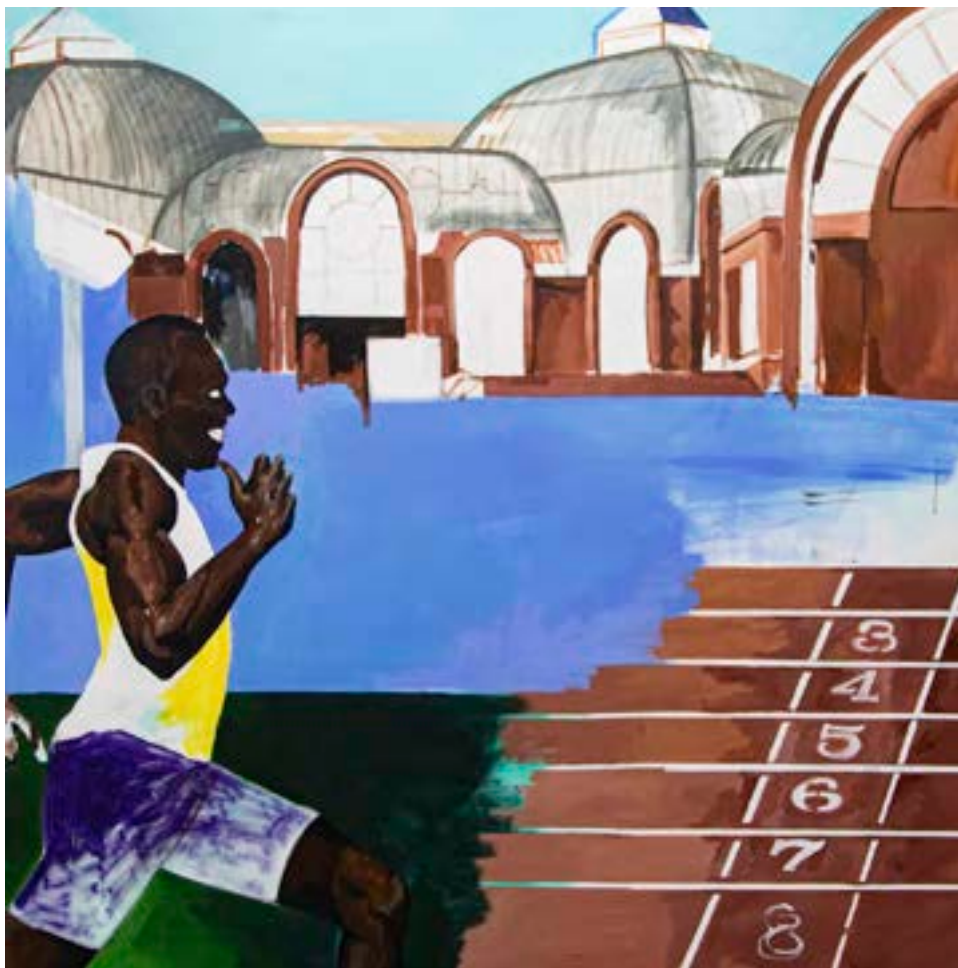
➤ LASSANA SARRE, *COURIR POUR ÊTRE CURIEUX*, 2022

Lassana Sarre est artiste plasticien et peintre né en 1994 à Paris. Il a grandi à Vitry-sur-Seine, élément fondamental de son parcours artistique. Le street art dont la ville est devenue une vitrine, et l'art contemporain exposé au Mac Val sont, pour Lassana Sarre, deux influences majeures. Sur sa grande toile, format qu'il affectionne tout particulièrement, intitulée *Courir pour être curieux*, on distingue, à l'arrière-plan, l'architecture bien identifiable de la mairie de Vitry-sur-Seine.

L'artiste aime à incorporer dans ses créations des éléments de décor ou des figures qui lui sont familières et proches.

Dans son œuvre, Lassana Sarre s'empare de nombreux sujets : corps noirs, questions sociales, coloniales ou postcoloniales. Il s'est souvent intéressé au sport et à ses figures méconnues, telles que le boxeur Battling Siki ou la sauteuse en hauteur Maryse Éwanje-Épée dont il a réalisé de récents portraits. « Ma série 'Courir pour être curieux' s'intéresse à comment on grandit en banlieue et comment s'émanciper hors des clichés. [...] Plus jeune, je faisais pas mal de sport et je me renseignais sur les figures du sport en France⁽¹⁾ ». Ici, il se représente en coureur sur une piste d'athlétisme de sa ville pour restituer son sentiment d'injustice face aux regards de personnes extérieures, qui auraient aimé le cantonner, en tant que personne noire, à une ascension sociale hasardeuse dans les univers du sport ou de la musique. Endurant et curieux, Lassana Sarre a déjoué ces assignations.

1. www.artistikrezo.com/art/lassana-sarre-en-tant-que-peintre-ma-demarche-est-de-me-renouveler.html



Lassana Sarre, *Courir pour être curieux*, 2022. © Lassana Sarre — Galerie Polaris Paris

➤ HALL HAUS, FAUTEUIL CURRY MANGO, 2021

Marcel Breuer (1902-1981) est un des designers et architectes les plus célèbres du XX^e siècle. Juif hongrois, il étudie au Bauhaus, dont il est l'un des plus brillants élèves. Fondée par Walter Gropius en 1919, à Weimar, cette école d'avant-garde forme aux beaux-arts, à l'artisanat et aux arts appliqués, sans distinction hiérarchique. Au milieu des années 1920, installé à Dessau où il dirige l'atelier métal du Bauhaus, Marcel Breuer crée la chaise Wassily, également connue sous le nom de chaise B3, qui devient rapidement une création emblématique du mouvement moderniste. Sa structure tubulaire inspirée du vélo, sport roi des années 1920, et produite en acier industriel, se combine à des bandes de cuir. L'ensemble est léger, épuré et ingénieux tout à la fois. Depuis la chaise est devenue un exercice imposé de tous les designers. Certains créateurs renouvellent le modèle initial de Breuer (Chaise *MR10*, Ludwig Mies van der Rohe, 1927), quand d'autres explorent de nouveaux matériaux (Charles et Ray Eames, *Plastic Chair*, 1948).

Un siècle plus tard, la chaise pliable Décathlon Quechua, modèle à succès de mobilier nomade et bon marché, lointaine descendante de la B3, a conquis le cœur des adeptes du camping, du farniente au soleil, en vacances ou au pied d'une tour de grand ensemble d'une banlieue populaire. Les designers du studio Hall Haus, originaires pour une partie de Limoges et pour une autre de la banlieue parisienne, s'emparent de ce modèle qui leur est familier et l'hybrident avec la chaise de Marcel Breuer qu'ils connaissent en professionnels. Ainsi, ils donnent naissance au Fauteuil *Curry Mango* présentée dans l'exposition *Banlieues chéries*, pont temporel et culturel entre deux mondes. Une manière un peu canaille de tordre le cou aux clichés.



Hall Haus, Fauteuil Curry Mango, 2021 © Hall Haus

PROLONGER MA VISITE



POUR ACCOMPAGNER L'EXPOSITION

Catalogue d'exposition :

Banlieues chéries, Paris, MUSEO éditions, mai 2025, 224 p.

Prix : 24,5 € TTC

ISBN : 978-2-37375-148-2

REVUE MONDES & MIGRATIONS

À l'occasion de l'exposition *Banlieues chéries* (11 avril-17 août 2025), la revue *Mondes & Migrations* revisite l'histoire des banlieues populaires au prisme des flux migratoires qui ont façonné ces espaces. Pour déconstruire les stéréotypes, elle invite à percevoir autrement l'histoire de leur peuplement, l'évolution des paysages urbains, les lieux de transmission des mémoires, de créativité et d'invention d'un cosmopolitisme populaire qui s'émancipe des visions dominantes.

Mondes & Migrations, Banlieues pop', n°1349 (avril-juin 2025), 224 p.

Prix : 15 € TTC

ISBN : 978-2-919040-77-3 9782919040773

POUR ALLER PLUS LOIN

SÉLECTION SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

- Marie-Hélène Bacqué, Emmanuel Bellanger, Henri Rey, *Banlieues populaires - territoires, sociétés, politiques, Réflexions sur le 9-3*, Editions de l'Aube, 2018.
- Emmanuel Bellanger, *Ivry, banlieue rouge : capitale du communisme français, XX^e siècle*, Créaphis, 2017.
- Muriel Cohen et Marie Ferey (dir.), *Habiter les faubourgs et les banlieues, nouvelles approches croisées*, éditions 303, 2024.
- Annie Fourcaut, *Banlieue rouge, 1920-1960. Années Thorez, années Gabin : archétype du populaire, banc d'essai des modernités*, Autrement, 1992.
- Fabrice Langrognet, *Voisins de passage*, Paris, 2024.
- Erwan Ruty, *Une histoire des banlieues françaises*, Les pérégrines, 2019.
- Thibault Tellier, *Histoire des banlieues*, Paris, 2024.
- Thibault Tellier, *Le temps des HLM 1945-1975. La saga urbaine des Trente Glorieuses*, Paris, 2007.
- Hervé Vieillard-Baron, *Banlieues et périphéries. Des singularités françaises aux réalités mondiales*, Hachette supérieur, 2011.

SÉLECTION LITTÉRATURE

- Marie-Hélène Bacqué et André Mérian, *Retour à Roissy, Un voyage en RER B*, Seuil, 2019.
- Rachid Ben Bella et al., *Nous... la cité*, La Découverte, 2012.
- Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archimède*, Mercure de France, 1983 ; *Rue des Pâquerettes ; Vivants ; La Cité de mon père*, Hors d'atteinte, 2019, 2020 et 2021 respectivement.
- Diaty Diallo, *Deux secondes d'air qui brûle*, Seuil, 2022.
- Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Gallimard, 1993.
- Faïza Guène, *Kiffe kiffe demain*, Hachette littératures, 2004 ; *La Discretion*, Plon, 2020 ; *Kiffe kiffe hier ?*, Fayard, 2024.
- Kaoutar Harchi, *Comme nous existons*, Actes Sud, 2021.
- Cloé Korman, *Les saisons de Louveplaine*, le Seuil, 2013.
- Cloé Korman (dir.), *La Courneuve, mémoires vives*, Médiapop, 2011.
- François Maspero et Anaïk Frantz, *Les Passagers du Roissy-Express*, Points, 1990.
- Leïla Sebbar, *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, [1982] Bleu autour, 2010.
- Seynabou Sonko, *Djinns*, Grasset, 2023.
- Émile Zola, *La banlieue*, dans *Le Capitaine Burle*, Paris, Charpentier, 1882, réédité par Rumeur des Âges, 1994.

SÉLECTION BANDES DESSINÉES ET ROMANS GRAPHIQUES

- Jérôme Berthaut, *Sociorama : la banlieue du 20 heures*, Casterman, 2016.
- Chadia Chaïbi Louslati, *Famille nombreuse*, Marabulles, 2017.
- Hervé Duplot, *Le jardin de Rose*, Delcourt, 2020.
- Kei Lam, *Les saveurs du béton*, Steinkis, 2021.
- Mathilde Levesque, *Le lien*, Payot Graphic, 2023.
- Laurent Maffre, *Demain, demain, Nanterre, bidonville de la Folie, 1962-1966*, Actes Sud, 2012.
- Laurent Maffre, *Demain, demain, Genevilliers, cité de transit. 1973*, Actes Sud, 2019.
- Frank Margerin, *Tranches de brie* Les Humanoïdes associés, 1979.
- Frank Margerin, *Ricky banlieue*, Les Humanoïdes associés, 1980.
- Gilles Rochier, *TMLP, 6 pieds sous terre*, 2012.
- Bastien Sanchez et Patrick Wong, *En Falsh*, Delcourt, 2020.
- Chloé Wary, *Saison des roses*, édition FLBLB, 2019.
- Chloé Wary, *Rosigny Zoo*, édition FLBLB, 2023.

SÉLECTION JEUNESSE

- Toshio Iwai, *La maison aux cent étages*, Piquier 2012.
- Frédérique Jacquet et Etienne Davodeau, *Jeanne de la Zone*, Éditions de l'Atelier, 2008.
- Satoshi Kako, *Les travaux du métro*, L'école des loisirs, 1993.
- Joy Sorman, *Popville*, Hélicon éditions, 2009.

CINÉMA ET DOCUMENTAIRE

- Raba Ameer-Zaïmeche, *Weh wesh qu'est-ce qui se passe ?*, 2001.
- Houda Benyamina, *Divines*, 2016.
- Dominique Cabrera, *J'ai le droit à la parole*, 1981 ; *Chronique d'une banlieue ordinaire*, 1992 ; *Rêves de ville*, 1993 ; *Une poste à La Courneuve*, 1994.
- Marcel Carné, *Terrain vague*, 1960.
- Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archimède*, 1985.
- Julien Duvivier, *La belle équipe*, 1936.
- Mathieu Kassovitz, *La Haine*, 1995.
- Abdellatif Kechiche, *L'esquive*, 2003.
- Georges Lacombe, *La zone*, 1929.
- Elie Lotar, Jacques Prévert, *Aubervilliers*, 1946.
- Ladj Ly, *Les Misérables*, 2019.
- Jean-François Richet, *État des lieux*, 1995.
- Henri Verneuil, *Mélodie en sous-sol*, 1963.

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

AQUARIUM TROPICAL

293, avenue Daumesnil — 75012 Paris

Métro 8 — Tramway 3a — Bus 46 et 201 — Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par
le 293 avenue Daumesnil — 75012 Paris



palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 — E. : info@palais-portedoree.fr
education@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 1 heure avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1er janvier, 1er mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.

